

Concours de nouvelles

« En forêt méditerranéenne, tous nos sens en éveil jusqu'à l'inattendu »

Deuxième prix (*ex æquo*)

« Escapade interdite »

par Dominique ARMAND-SCHAAR

J'ai envie de faire pipi. J'ai des fourmis dans les jambes. Je n'en peux plus de rester là debout figée comme une statue devant tous ces gens. Le pire ce sont les petits moines. Ils viennent cinq fois par jour, à la queue-leu-leu, en balançant de l'encens, en psalmodiant des trucs incompréhensibles, et ils s'agenouillent, et ils se lèvent, et ils s'agenouillent encore, pendant des heures. Ils me saoulent ! Tout ça dans un silence de mort, juste le chuintement des sandales sur le sol, le froissement des robes de bure, le raclement des chaises, le grincement des prie-Dieu. En plus il fait un froid de canard dans cette grotte grise et noire. D'ailleurs tout est gris et noir ici. La lumière, les habits, les dalles d'ardoise. Enfin, bientôt les vêpres. Après ça, je serai tranquille jusqu'à l'aube. Jusqu'aux Laudes du petit matin. J'entends la lourde porte se refermer. Le dernier petit dominicain, c'est toujours le plus jeune qui ferme derrière eux, essaie de la tirer sans bruit et de fermer le loquet, mais il finit toujours par la claquer, et une fois sur deux il oublie de baisser le loquet. C'est le cas ce soir. A moins qu'il ne l'ait fait exprès ? Je vais pouvoir m'échapper, courir dans la forêt vivante et bourdonnante, et monter jusqu'à la croix, au sommet de la montagne, respirer l'air pur, par le nez, par la bouche, m'en mettre plein les poumons, et admirer la vue magnifique sur le massif de la Sainte-Baume, avec, en bas, le village du plan d'Aups et son austère hostellerie où dorment les pèlerins. J'entrouvre la porte, jette un coup d'œil vers le monastère. Tout est calme et sombre. Dehors, l'air frais est chargé de

toutes les odeurs qui remontent de la terre humide. Ça sent le thym, le romarin, la bruyère, la résine de pin. Je me rue dans le sentier qui monte à travers la forêt aux arbres frémissants, aux feuilles vibrantes, aux oiseaux pépiants. Je n'ai plus du tout froid malgré l'humidité du soir qui tombe. Ma course me réchauffe le sang et le cœur. Les cailloux roulent sous mes pieds nus, j'ai oublié d'attraper mes sandales. Certains plus petits et plus pointus, me blessent et me coupent, alors je m'arrête au bord du ruisseau qui gazouille entre les chênes-lièges, et y trempe mes pieds meurtris. L'eau est si fraîche, j'adore la sentir couler autour de mes mollets, glisser entre mes orteils. J'en profite enfin pour faire pipi au milieu des grandes bruyères. Soudain, je sursaute. J'ai cru discerner un craquement de brindilles. Je tends l'oreille. Toc toc toc. C'est un pivert, dans le chêne blanc juste derrière moi. Mon chêne. Mais non c'est un bruit de pas que j'ai entendu. Les pas se rapprochent. Je n'ai pas peur, pas trop, mais enfin, il ne faudrait pas que l'on me trouve là. Je reste recroquevillée dans les bruyères. Et je le vois. Il passe juste devant moi. Un jeune chevreuil joyeux et caracolant.

Lui aussi il aime se balader, maintenant que tous les touristes sont redescendus. Les écureuils non plus n'aiment pas les promeneurs en pataugas et sacs à dos. Il faut attendre que la nuit tombe pour les observer, sautillant de branches en branches ou filant le long des troncs des grands pins d'Alep. Je serre mon chêne préféré dans mes

bras, je reste enlacée à lui plusieurs minutes, le temps de recharger mes batteries, d'emmagasiner ses énergies positives, de me « ressourcer » comme disent les parisiens randonneurs, et je repars en courant vers la croix. Je pourrais marcher, mais j'ai besoin de me dégourdir les jambes, de me défouler, de faire la fofolle. Une branche de chêne accroche mon foulard qui s'envole, donnant libre cours à l'épaisse masse de mes cheveux auburn, qui aussitôt s'emmêlent, collés par la résine, et se font nid pour les feuilles, les pétales, les pollens, mais je m'en fiche, je continue à galoper, à fouler la mousse fraîche et les aiguilles de pin. Je m'arrête juste pour croquer une ou deux arbouses juteuses. Ma forêt ! J'en connais les moindres recoins, chaque arbre, chaque rocher. Chaque ton de vert, chaque murmure. J'arrive au gros chêne mort, noir et tordu, un peu inquiétant à la lueur de la lune. Je m'assieds sur sa grosse branche basse, et frotte mes chevilles endolories avec un bouquet de romarin qui parfume mes mains. Parvenue au sommet, je contemple la vallée éclairée par la pleine lune. Je m'approche de la croix. Mon foulard y est épinglé, avec un petit mot. De mon ex-beau-père. Aïe aïe aïe...

« Marie-Madeleine, que fais tu dehors à cette heure ci ? Tu sais très bien que je n'aime pas que tu traînes en pleine nuit. Et la prochaine fois, fais un peu attention à ton foulard, c'est une relique tout de même. »

Oui Père. J'ai intérêt à rentrer dare-dare. D'ailleurs le jour se lève, les moinillons vont débarquer, tout ensommeillés. La tête qu'ils feraient s'ils ne me trouvaient pas, juchée sur mon caillou ! Ouf ! Juste à temps pour les Laudes. Je grimpe sur mon piédestal. Un peu décoiffée, le voile de travers. Je l'ajuste vite fait. Je défroisse ma robe, j'écarte les mains. C'est bon. Ils ne remarquent rien, bien sûr. Ils ne me regardent plus vraiment. Pour eux je suis juste une statue en plâtre. La statue de Marie-Madeleine, ancienne pêcheresse, repentie et recluse à perpétuité dans cette grotte glacée. En face de moi, juste au-dessus de l'autel, l'amour de ma vie, mon ancien amant, planté sur sa croix.

D.A.-S.